

sûreté. On passait les rivières et les torrens au moyen de deux espèces de ponts; le sangha ou sankho consistait uniquement en deux ou trois sapins posés en travers du courant, et fixés à chaque extrémité par des pierres: le djheula usité dans les endroits où le courant d'eau était plus large était composé d'un certain nombre de cordes tendues en travers, de manière à former une sorte de concavité; elle soutenait les deux bouts d'une échelle placée horizontalement, et sur laquelle les voyageurs passaient; les cordes qui étaient plus hautes servaient de parapet. L'ébranlement et le balancement de cette espèce de ponts si faciles à être mis en mouvement, joints au fracas et au mugissement de la rivière, qui en bas se précipitait de rochers en rochers, suffisaient pour faire tourner la tête à l'homme le plus ferme.

Ce fut en franchissant tous ces obstacles, que les voyageurs arrivèrent à Barahat, village où l'on fait les préparatifs nécessaires pour aller à Gangautri: en deux jours ils atteignirent Batheri, où ils s'arrêtèrent parce qu'on leur assura que dans le reste de la route ils courraient des dangers redoutables. Cette assertion de la part de gens dont l'agilité presque miraculeuse avait rempli les voyageurs d'admiration, inquiéta ceux-ci. Toutefois ils se décidèrent à avancer encore pendant un jour; la

peine fut excessive, tant les montées étaient roides et difficiles; les pierres roulaient sous leurs pieds, les rochers étaient d'une hauteur immense, les torrens impétueux qui en baignaient le pied, laissaient à peine la place nécessaire pour passer. Lorsqu'on leur eut dit que ce qu'ils voyaient n'était que le prélude de ce qu'ils auraient à surmonter, ils renoncèrent à leur entreprise, et se dirigèrent vers Bhadrinâth où est la source de l'Alacananda.

Un mouchi ou interprète et des dévots hindous convinrent d'aller jusqu'à Gangautri, et après s'y être acquittés des cérémonies prescrites par la religion, d'examiner s'il était possible la source du fleuve et la Bouche de la Vache.

Trois semaines après ce détachement revint et joignit les voyageurs sur les bords de l'Alacananda. Le mouchi fit un récit effrayant de ses aventures, et des périls imminens auxquels lui et ses compagnons avaient échappé. Ils avaient surtout été épouvantés d'un ouragan de neige, phénomène qu'ils ne connaissaient ni par ouï dire, ni par expérience; excepté qu'ils en avaient vu dans la plaine à une grande distance. Ils remontèrent le long du fleuve, à quelques milles au-dessus de Gangautri, où il n'avait qu'une cinquantaine de pieds de large, et à peu près trois pieds de profondeur et où il coulait assez tranquillement. Au-

delà son cours était entièrement couvert de couches de neige sous lesquelles personne n'avait pu encore pénétrer. La Bouche de la Vache n'était qu'un fragment de rocher dans le lit du fleuve, une partie se montrait au-dessus en présentant une forme à laquelle l'imagination des Hindous avait donné la ressemblance qu'ils lui trouvaient. Plus haut, le Gange ne pouvait être vu que rarement, étant tellement enseveli sous la neige, que l'on n'entendait même pas le bruit de ses eaux. La neige était si ferme qu'elle ressemblait à la terre des champs. Enfin les Hindous parvinrent à une montagne escarpée qui ressemblait à un mur de rochers, de l'angle duquel le Gange semblait sortir. On n'apercevait rien au-delà que les cimes neigeuses des monts de formes diverses, et sans le moindre signe de végétation; on ne distinguait que la neige, dont des masses tombaient du haut des monts.

Les Anglais se mirent en route pour explorer la source de l'Alacananda. Le 11 mai ils arrivèrent au Deoprayaga, formé par le confluent de cette rivière tranquille et paisible avec le Bhaghirâth, torrent rapide et écumeux; leur réunion forme le Gange. Ce prayaga est, de même que les autres, visité par un grand nombre de pèlerins qui viennent s'y baigner. Le Gange est là si rapide qu'il a fallu construire des bassins pour empêcher

des dévots d'être emportés par le courant. La ville de Deoprayaga renferme à peu près deux cents maisons habitées par des brahmes qui gagnent leur vie en faisant un petit trafic.

Trois jours après les voyageurs entrèrent dans Srinagar. Cette ville était réduite à un état déplorable, elle avait dans la même année été ébranlée par un tremblement de terre, et envahie par les gorkhalis du Népal qui l'avaient prise sans peine, et porté leurs armes jusqu'aux frontières du Cachemir. Ils avaient gouverné si négligemment ou si tyranniquement, qu'une partie des habitans ne pouvant supporter cette accumulation de maux, avaient abandonné leur patrie.

On partit le 18 de Srinagar, et on voyagea dans un pays très-inégal. De grandes peines avaient été prises pour rendre la route passable, à cause du profit considérable que les habitans tirent des nombreux pèlerins; on en rencontra un grand nombre qui revenaient des temples de Kedarnâth et de Bhadrinâth. On vit dans ces hautes montagnes un pont qui sembla très-dangereux: il ne consistait qu'en trois cordes tendues en travers de la rivière; le passager se plaçait dessous, embrassant les cables de ses mains et de ses pieds; son dos s'appuyait sur un petit cerceau placé derrière lui. Celui qui jugeait que sa tête ne pourrait supporter cette manière de traverser, était tiré d'un

côté à l'autre par quelqu'un plus hardi ou plus expérimenté.

On traversa trois des grands prayagas du Gange ; ils sont formés par la jonction de l'Alacananda avec de petites rivières. Près du plus grand qui se trouve à la réunion de l'Alacananda et du Daouli, est situé Djosimâth, ville où demeurent pendant l'hiver le grand-prêtre et les habitans de Bhadrinâth, lorsque l'intensité du froid rend inhabitable les régions plus élevées. Djosimâth est situé dans un recoin d'une haute montagne qui le met de trois côtés à l'abri des vents froids venant de l'Himalaya. Cette ville renferme un grand nombre de temples ; le principal, dédié à Vichnou, portait les marques d'une grande ancienneté ; quelques-uns avaient été détruits, et la plupart avait beaucoup souffert du tremblement de terre ressenti peu de temps auparavant.

Au-delà de Djosimâth, l'Alacananda n'a qu'une soixantaine de pieds de large ; il est extrêmement rapide. La première journée fut très-difficile ; on était obligé de gravir par des échelles et des sentiers étroits le long des masses de rochers perpendiculaires suspendues au-dessus de la rivière. En sortant de ce ravin profond, les voyageurs aperçurent l'Himalaya dont l'aspect rappelait la rigueur des hivers du nord. Les montagnes éloignées de quatre à cinq milles présentaient un peu de ver-

dure à leur base, quelques pins étaient épars sur leur pente ; toutes leurs cimes étaient enveloppées de neiges éternelles. Le flanc septentrional, dans les endroits où l'on pouvait le découvrir, était blanc du sommet à la base. Une quantité de ruisseaux descendaient du haut des monts, et se précipitant de rochers en rochers, formaient une suite de cascades jusqu'au moment où ils tombaient dans l'Alacananda ; on suivait le cours de cette rivière jusqu'au point où elle sortait de dessous des tas immenses de neige qui la couvraient depuis des siècles. On ne supposa pas qu'aucun voyageur se fût jamais aventuré au-delà. Les chastras placent la source dans un lieu appelé Alacapura ; mais on peut soupçonner avec beaucoup de raison que ce lieu partage le caractère fabuleux des légendes qui en font mention.

Parvenus aux limites qu'ils devaient reconnaître, les voyageurs revinrent sur leurs pas ; ils allèrent à Manah, village situé sur la rive gauche de l'Alacananda. Il était plus considérable qu'on ne l'aurait cru dans un pays si affreux, car il renfermait près de 200 maisons et à peu près 1,500 habitans. Presque toute la population sortit par politesse ou par curiosité pour aller au-devant des Anglais, qui n'avaient jamais vu autant de femmes jeunes et jolies. Ces villageois ressemblaient plus aux habitans du Tibet qu'à ceux de

l'Hindoustan; les femmes étaient belles, grandes et fortes, et avaient le teint assez frais; vêtues d'étoffes de laine grossières, elles étaient chargées de colliers, d'anneaux, et d'autres ornemens d'or et d'argent; quelques-unes en avaient pour une valeur de six cents roupies. La richesse de Manah lui vient du commerce avec le Tibet, un des passages qui conduit dans ce pays traversant les montagnes neigeuses du voisinage; on en rapporte du sel, du borax, de la poudre d'or, des queues d'yak, du musc et des bezoars. Ce trafic est si profitable, que le père d'un jeune homme, qui vendait en détail diverses menues marchandises, avait prêté au radjah de Srinagar deux lacs de roupies (500,000 fr.)

On traversa la rivière pour aller à Bhadrinâth; ce temple ne répondit pas à l'idée que l'on s'était faite de sa magnificence, d'après sa grande réputation dans toutes les parties de l'Hindoustan, et le concours de pèlerins qui y arrivent des régions les plus éloignées. Il a la forme d'un cône, avec un toit en cuivre; une boule dorée, surmontée d'une pointe, s'élève sur son sommet. Les Anglais furent introduits dans le vestibule, d'où ils examinèrent assez imparfaitement le sanctuaire dans lequel Bhadrinâth était assis; quelques lampes répandaient une lumière sombre et mystérieuse, qui leur permit d'apercevoir une

figure en pierre noire, haute de trois pieds à peu près, et couverte d'une riche draperie de brocard d'or et d'argent, qui brillait dans l'obscurité. On leur présenta un vase d'argent pour recevoir l'offrande qu'ils voudraient bien donner; ils y déposèrent cent roupies, craignant que ce don ne fût regardé comme trop mince; cependant on les pria d'accepter en échange un turban de mousseline et une queue d'yak, ce qui était au moins au-dessus de la gratification ordinaire d'un peu de riz, à peine suffisant pour un seul repas. L'exiguité des dons terrestres est compensée par la générosité des promesses des biens célestes, et de l'exemption des peines de la transmigration faite aux personnes dont les donations ont été considérables. Une autre source de vertu purifiante découle des bains dans les fontaines sacrées, qui sont assez nombreuses, quelques-unes très-froides et les autres chaudes. Il faut payer des droits à chaque pas de ce grand chemin du paradis, de sorte que, si à son départ le pèlerin trouve le poids de ses péchés diminué, il s'aperçoit aussi que celui de sa bourse est allégé dans la même proportion.

Ceux qui viennent à Bhadrinâth sont les plus pieux et les plus hardis de ceux qui sont précédemment allés à la Méla, ou grande foire de Herdour. Ils vont d'abord à Kedarnâth, qui est à

15 milles de distance en ligne droite ; la route est tellement obstruée par des couches de neige , qu'ils sont obligés de faire un détour par Djosi-mâth , ce qui leur prend près de neuf jours de plus. On disait pourtant que cette année-là près de trois cents avaient péri dans les neiges. Quelques-uns déposent tout leur bien aux pieds de la divinité , et retournent chez eux en mendiant ; on a vu des gens dont les dons s'élevaient à des laes de roupies. D'autres , qui sont enclins à gagner le ciel à peu de frais , exagèrent leur pauvreté , et obtiennent de la sanctification , moins copieusement , à la vérité , mais aussi à meilleur marché. Les revenus fixes du temple sont très-considérables , car il est propriétaire de 700 villages et des terres qui leur sont contiguës. Quand le radjah de Srinagar éprouvait de la gêne dans ses finances , il avait coutume de jeter les yeux sur ces dépôts sacrés ; en traitant avec les prêtres pour un emprunt qu'ils lui accordaient à regret , il leur assignait pour gage plusieurs villages , dont la valeur étant moindre que celle de l'argent qu'on lui avançait , il ne les rachetait jamais. Quoique les revenus territoriaux du temple soient très-grands , on suppose que les contributions volontaires rapportent beaucoup davantage.

Les voyageurs avaient rempli leur mission , leurs observations et les récits qu'ils recueillirent

leur prouvèrent que le Bhaghirâth ou l'affluent principal du Gange sortait du flanc méridional de l'Himalaya. Le peu de volume auquel ce fleuve était réduit , ainsi que la hauteur immense et non interrompue de la barrière neigeuse qui s'élevait au-delà , confirmaient le rapport unanime de tous les gens du pays sur ce sujet , ils retournèrent dans l'Hindoustan par une route un peu différente de celle qu'ils avaient tenue en venant. Ils passèrent près d'Almora , où on ne leur permit pas d'entrer.

Moorcroft est de tous les voyageurs européens celui qui , jusqu'à présent , a pénétré le plus avant dans la région montagneuse , au nord de l'Hindoustan : accompagné du capitaine Harelay , il alla dans le Tibet afin d'y examiner l'espèce de chèvre qui donne la laine dont on fait les châles de Cachemir , et pour ramener quelques-uns de ces animaux précieux. Parvenu , au mois de juin 1812 , à Djosimâth , déjà visité par ceux qui l'avaient précédé , Moorcroft conclut un marché avec un poudit qui devait le suivre et constater avec exactitude le chemin parcouru : il fut en conséquence stipulé que celui-ci ferait des enjambées qui auraient précisément quatre pieds de longueur ; cette condition , qui paraît singulière et surtout difficile à observer , notamment

dans un pays extrêmement raboteux, et où il faut à chaque instant faire attention à ses pas, fut ponctuellement exécutée.

A Djosimâth, Moorcroft était au centre des neiges et de l'hiver éternel de l'Himalaya; la route passait le long de la profonde vallée du Daouli, torrent rapide qui se jette dans l'Alacanandâ, et le long des bords duquel est le ghât, ou col fermé des murs formidables de montagnes s'élevant les unes sur les autres; ce fut par là que le voyageur et ses compagnons continuèrent leur route périlleuse. Les cimes de ces montagnes étaient couvertes de neiges; mais le long de leurs pentes s'étendaient de vastes forêts de pins, d'une grandeur prodigieuse; quelques-uns auraient pu servir de mâts à des vaisseaux de ligne du premier rang.

Moorcroft passa sur les bords perpendiculaires et souvent interrompus des rochers épouvantables qui bordent le passage. Les montagnards avaient pratiqué des sentiers pour leur usage; ils s'y étaient pris de la manière la plus économique, et avaient supposé une agilité surnaturelle dans les personnes qui devaient y avoir recours. Quelquefois il fallait escalader les flancs de rochers presque perpendiculaires: les points saillans, sur lesquels l'extrémité des pieds devait s'appuyer, étaient séparés par une distance très-incommode. Dans un endroit, le pied ayant glissé

à Moorcroft, il fut un instant comme suspendu en l'air; heureusement qu'ayant fait un soubresaut, et saisi un buisson qui tint ferme, il se trouva dans une position un peu plus tranquillissante. Des escaliers grossiers en bois et en pierre servaient à doubler les pointes avancées des rochers; les endroits où ils rentraient se passaient au moyen d'arbres posés en travers, et couverts de pierres mobiles; dans ces cas-là il fallait bien se garder de promener ses yeux de côté et d'autre, il était indispensable de regarder sans cesse à ses pieds pour éviter des accidens graves. Les alarmes des voyageurs auraient été moindres, s'ils eussent été sûrs que ces chemins chancelans seraient restés à la même place; mais l'action combinée de la gelée, du dégel et des avalanches font écrouler continuellement des pans de ces montagnes; très-souvent de vastes masses de rochers s'écroulent en se brisant, enterrent sous leurs débris les routes, les sentiers, les ponts, et occasionent de nouvelles cataractes dans le lit des rivières; quelquefois les Anglais étaient réveillés au milieu de la nuit par un bruit terrible, causé par une révolution de ce genre. Dans un endroit, tous les rocs perpendiculaires formant le flanc d'une montagne, s'en étaient séparés: ses ruines étaient étendues à ses pieds; ailleurs, une forêt couvrant la pente d'un rocher en avait